



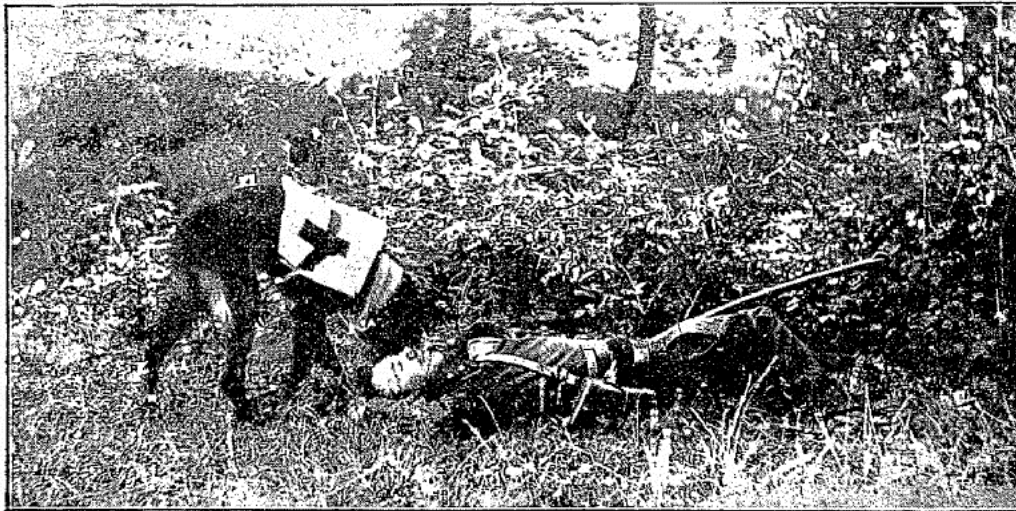
Schweizerischer Klub der Beauceron-Freunde SKBF
Club Suisse des Amis du Beauceron CSAB

Médecin Major BICHELONNE et Capitaine TOLET

LE CHIEN SANITAIRE

SON ROLE, SON DRESSAGE

Préface de M. le Médecin-Inspecteur CZERNICKI



PARIS

A. MALOINE, ÉDITEUR

25-27, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 25-27

1907

FRANC.



PRÉFACE

Le travail de MM. Bichelonne et Tolet est de ceux qui n'ont pas besoin de préface pour être présentés au public. Leur titre suffit.

Si, par surcroît, un sous-titre ajoutait : *ou de l'utilisation du chien pour la recherche des blessés, des égarés sur le champ de bataille ou à la suite de catastrophes*, il n'est personne qui ne saisisse immédiatement tout l'intérêt de cette étude et ne voulût en prendre connaissance.

Point n'est besoin, je crois, de s'étendre sur les merveilleuses facultés du chien pour légitimer son emploi dans le service de santé, et ce n'est pas une exagération de dire que jusqu'ici il est seul capable, en raison même de ces facultés, d'opérer avec succès la recherche des blessés ou des égarés, si difficile, surtout la nuit, en raison de la précarité des moyens dont nous disposons et de l'insuffisance de nos sens.

Aussi me suffira-t-il d'évoquer ici deux souvenirs personnels pour montrer quelles souffrances, quelles angoisses, quelles tortures des chiens bien dressés auraient pu épargner à de malheureux blessés ou égarés.

Le 19 août 1870, j'ai trouvé, en parcourant les champs de bataille de Rezonville-Gravelotte, deux blessés de la brigade mixte Lapasset qui, tombés dans la journée du 16 août, c'est-à-dire trois jours auparavant, et réfugiés à une distance de 300 mètres environ l'un de l'autre dans des excavations, à la lisière du bois du ravin de Gorze, n'avaient vu âme qui vive depuis le moment où ils avaient été blessés. Et cependant le terrain avait été parcouru par les belligérants et fouillé par les ambulances. Il est hors de doute qu'un chien dressé les eût rapidement découverts.

Il y a quelques jours, exactement le 25 juillet, à Barèges, deux baigneurs, âgés l'un et l'autre de plus de soixante ans, se sont égarés au cours d'une excursion dans la montagne, ont dû passer la nuit, insuffisamment vêtus, dans un ravin, et n'ont été retrouvés que le lendemain, à quatre heures du soir, épuisés de fatigue, transis de froid et dans un état de dépression physique et morale fort inquiétant en raison de leur âge. On les avait cherchés toute la nuit et toute la matinée sans succès, et tout le monde convenait que, si la station



— 2 —

disposait de deux chiens dressés à la recherche des voyageurs égarés, des malheurs pourraient être prévenus.

Je cite ce second fait après le premier parce que je viens d'en être également le témoin. Ils me semblent, mieux que les considérations les plus techniques ou les développements les plus littéraires, plaider en faveur de l'œuvre entreprise par MM. Bichelonne et Tolet.

L'ont-ils menée à bonne fin ? Il suffit de lire leur brochure, fruit d'une étude approfondie du sujet, d'expériences nombreuses et d'une véritable prédilection pour en être convaincu.

D^r CZERNICKI,

Médecin - Inspecteur.

Bordeaux, le 28 juillet 1907.



LE CHIEN SANITAIRE

CHAPITRE PREMIER

État de la question à l'étranger.

Depuis longtemps déjà, les pays voisins de la France, et en particulier la Belgique et l'Allemagne, emploient des chiens comme auxiliaires de la police ; la France est aussi entrée récemment dans le mouvement, particulièrement dans les villes de l'Est.

Depuis longtemps aussi, l'Allemagne a essayé d'utiliser le chien pour la recherche des blessés, et elle est arrivée à un résultat remarquable. Toutes les bonnes volontés ont été officiellement encouragées par l'État, et déjà, en 1890, deux chiens, *Juno* et *Mars*, furent placés, par ordre du Ministre, au bataillon des chasseurs de la Garde.

En 1893, une force nouvelle vient apporter une aide des plus efficaces au développement de l'institution, par la création du Club du chien sanitaire, dont le président est le peintre animalier Büngartz.

En 1895, ont lieu les premières épreuves sur le terrain à Neuwied. En une demi-heure, la chienne *Sanita*, au milieu des circonstances les plus difficiles, par une chaleur torride, retrouve huit blessés dans des endroits où, vraiment, l'on n'eût pas songé à les aller chercher.

La même année, les chiens de plusieurs bataillons de chasseurs prussiens, à Dresde, furent utilisés, à titre d'essai, comme chiens du service de santé. L'épreuve fut décisive. Malgré une forte chaleur, malgré la présence de nombreuses routes et de chemins qui s'entrecroisaient dans tous les sens, les chiens découvrirent des hommes que les brancardiers n'auraient jamais pu retrouver.

D'autres expériences se firent encore, sur le terrain, à Cologne, Aix-la-Chapelle, Cobourg, etc. Le Club se fait ainsi connaître. Tous les princes en font partie. Son développement va en s'accroissant. Des conférences faites à l'étranger attirent des officiers qui viennent visiter la station d'Oberdollendorf, où il est installé.

L'Angleterre, la Hollande, l'Italie, l'Autriche, la Suède, la Russie, l'Amérique même y sont tour à tour représentées officiellement par des officiers s'intéressant à la question.

Les colonnes sanitaires allemandes, sortes de Sociétés civiles qui, à

1 *



— 4 —

la mobilisation, seraient chargées de la recherche des blessés, reçoivent des chiens dressés qui seront répartis par corps d'armée au moment des hostilités.

En Hollande, le médecin-major Quanyer, en Italie, les médecins commandants Ciotola et Paroni, ont fait des essais de chiens sanitaires. Un établissement est même actuellement mis à la disposition de M. Ciotola pour ses expériences sur le chien de santé de l'armée italienne.

En Suède, depuis quelques années déjà, les médecins militaires avaient attiré l'attention sur l'emploi du chien : l'intérêt éveillé par cette question fut très vif, et une Société s'est fondée pour rechercher les modifications à apporter à l'idée de manière à la rendre pratique en Suède. M. Lilliehook consacra un article au chien du service de santé dans le *Tidskr. i. mil. Halsovand* (1905).

Dans le numéro du 6 avril 1907, le *Caducée* a reproduit une série de photographies représentant le dressage des deux chiens *King* et *Sultan*, par le D^r Fritz Ask, de l'armée suédoise, et par M^{me} Fritz Ask. La patience et la douceur intervenant au premier chef dans le dressage, la présence d'une dame n'a pas lieu de nous surprendre.

Pendant la guerre anglo-boer, le lieutenant Johannes rapporte que des chiens dits *collies* ont sauvé la vie à des centaines de blessés que ne pouvaient retrouver les brancardiers.

La guerre russo-japonaise a donné lieu à des essais également couronnés de succès. Trois chiens, expédiés par l'Association allemande, ont, à la bataille du Cha-Ho, dépisté la présence de vingt-trois blessés qui étaient totalement abandonnés.

Le commandant russe Perdisky remarque que les chiens habitués aux Européens n'ont jamais découvert de blessés japonais.

On le voit donc, par l'exposé des résultats importants obtenus dans les différents pays étrangers voisins et souvent rivaux de la France, que le chien peut jouer un rôle considérable et devenir un auxiliaire précieux pour les troupes combattantes, et pour le service de santé. C'est une nécessité impérieuse pour notre pays, où rien n'a été fait jusqu'à ce jour, d'entrer à son tour dans cette voie où il s'est laissé devancer et de reprendre l'avance perdue, chose facile sans doute, car il existe chez nous une variété nombreuse de chiens parmi lesquels il serait aisé de trouver des individus susceptibles d'être dressés au service spécial de « chiens sanitaires ».

Nécessité du Chien sanitaire.

Le nombre des disparus est toujours considérable dans une guerre, après une bataille, un engagement important. C'est ainsi, pour ne



— 5 —

prendre que des exemples dans les dernières guerres, que nous trouvons après la bataille de Rezonville (16 août 1870) :

	Tués	Blessés	Disparus
Français. . . .	1,367	10,402	5,472
Allemands . . .	4,421	10,120	967

Après la bataille de Saint-Privat (18 août 1870) :

	Tués	Blessés	Disparus
Français. . . .	1,146	6,709	4,420
Allemands . . .	4,237	14,430	493

Au Transwal, après Spion-Kop, on compte dans l'armée anglaise, pour 739 tués ou blessés, 81 disparus. Sans doute, dans ces chiffres, il y a bon nombre de déserteurs, de tués non retrouvés ; mais combien aussi de malheureux blessés, quelquefois gravement, et qui ont puisé dans leurs dernières forces assez d'énergie pour se traîner dans des endroits très retirés, très abrités, difficiles à aborder souvent, où il leur a semblé qu'ils auraient toute sécurité contre les blessures nouvelles, contre un ennemi enivré par la victoire ou l'excitation de la lutte, contre la mort ! Combien d'hommes grièvement atteints ne découvre-t-on pas dans ces « nids de blessés », nids véritables tant ils sont dissimulés en dehors des vues, loin des routes ou des sentiers, tant ils sont difficiles à retrouver !

Et l'action finie, l'armée victorieuse marche en avant, suivie, à brève échéance, de ses ambulances ; les brancardiers, les médecins, malgré leurs recherches, sont passés, relevant seulement ceux qu'ils ont pu découvrir : mais l'ambulance est loin, il faut rejoindre ; que de blessés cachés dans les bois, dans les taillis, dans les fossés, les carrières abandonnées, sur les bords des cours d'eau, des marais, ont pu leur échapper ! La recherche ultérieure sera aléatoire, car que peut-on exiger d'un personnel aussi restreint que celui des formations sanitaires de deuxième ligne ; et puis, peut-on s'écarter dans un pays peu sûr, où l'ennemi vous guette, où un retour offensif, une surprise de cavaliers, de groupes francs, sont possibles ?

De plus, la guerre russo-japonaise a démontré nettement que c'est la nuit surtout que pourra se faire le recueillement des blessés. Elle a démontré aussi que la nuit il ne peut être opéré aucun travail à la lumière sur le champ de bataille, sous peine d'attirer le feu de l'ennemi. Alors seront proscrites par le commandement les lampes électriques ou à acétylène que l'on projette d'employer ; d'ailleurs, ces lampes ne peuvent rendre que des services restreints, car plus leur lumière est vive, plus les ombres voisines sont profondes, et plus un



— 6 —

blessé risque d'échapper aux investigations pour peu qu'il ne soit pas dans la zone éclairée.

En cas de retraite, c'est à l'armée ennemie que sera confiée la recherche des blessés; sans doute, les brancardiers étrangers, dans les armées européennes, sont assez imbus de leurs devoirs pour que l'on puisse compter sur leur dévouement absolu, mais leur tâche sera particulièrement ardue dans un pays inconnu, dont les habitants auront fui ou seront hostiles, où il sera dangereux de s'écarter.

Plus de blessés encore échapperont peut-être aux recherches d'une armée ennemie victorieuse occupant le territoire conquis par elle que dans notre première hypothèse.

Ces lignes sont vraies pour des régions peu accidentées, très peuplées, très parcourues, très coupées de routes, de chemins, comme le sont nos régions de l'Est, par exemple; là, la recherche des blessés sera facile à proximité des voies de communication, des agglomérations, dans les champs souvent découverts. Mais que dire des régions montagneuses, des frontières des Alpes, par exemple? Dans la guerre de montagne, de très faibles effectifs seront engagés; souvent des groupes de quelques hommes devront s'en aller par des sentiers à peine tracés, s'en écarter fréquemment et marcher de longues heures, des journées entières même, loin de leurs compagnies; aux manœuvres, que de fois n'avons-nous pas vu des groupes d'éclaireurs s'égarer, ne rejoindre que dans la nuit, le lendemain, leur corps d'attache. Là, le malheureux qui tombe blessé sera presque fatalement un « abandonné », tant les recherches seront difficiles, si un animal agile, doué d'un flair incomparable et d'un instinct extraordinaire, ne guide les recherches et ne lui amène le secours.

La nécessité du chien sanitaire est plus impérieuse encore peut-être pour les troupes d'Afrique et les troupes coloniales.

L'empire d'outre-mer de la France est immense et presque chaque jour, sur un des points de cet empire, des blessés tombent en des combats contre les indigènes.

Plus insurmontables encore qu'en France sont là les difficultés pour la recherche des blessés, car on opère dans des pays à peine connus, sans routes, sans chemins, en pleine brousse, en pleine forêt. Le blessé doit être retrouvé, et rapidement, car de nombreux dangers le guettent: ennemis acharnés, soleil meurtrier, bêtes féroces, insectes plus terribles encore; la mort est là, sûre et prompte, dans toute son horreur, si le secours ne vient pas vite. Et la relève doit être d'autant plus rapidement faite que souvent la marche en avant ou la retraite s'imposent, que le séjour sur place est impossible, que l'abandon du blessé est une nécessité presque fatale s'il n'est pas retrouvé de bonne heure. Que de services le chien ne rendrait-il pas dans de telles occurrences? D'ailleurs, l'institution du chien sanitaire n'est-elle pas

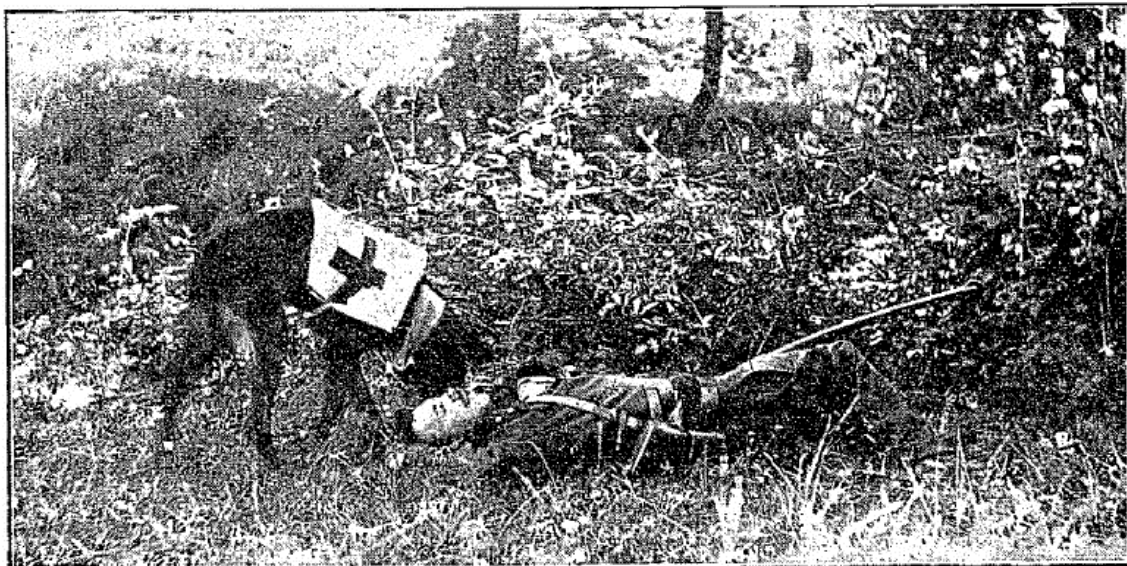
— 7 —

bien vieille déjà ? Qu'est-ce que le chien du Saint-Bernard dont la bonne figure et les histoires ont charmé notre enfance, sinon un chien sanitaire ? Ne va-t-il pas, souvent très loin, dans les précipices, dans la neige, sous la neige même, découvrir un homme qui est déjà un malade, lui apporter un cordial, lui amener l'aide et le secours sans lesquels il périrait ?

La nécessité du chien sanitaire s'impose; il ne faut plus que l'on puisse, plusieurs mois, plusieurs années parfois après une guerre, retrouver le cadavre d'un malheureux « abandonné » ! Avec des chiens sanitaires bien dressés, peu de blessés pourront échapper aux recherches. C'est une chance de plus qu'il faut donner à l'homme qui a versé son sang pour la défense du sol natal d'échapper à une mort affreuse, c'est une œuvre humanitaire au plus haut degré qu'il s'agit d'organiser en France.

Fonctions du chien sanitaire.

Le chien sanitaire aurait pour mission d'accompagner les bran-



LE CHIEN SANITAIRE.

cardiers sur le champ de bataille et, la nuit surtout, de rechercher les blessés qui ont eu la force de se traîner et de se cacher.

Son emploi, évidemment, n'aurait aucune utilité dans le cas d'hécatombes ; son rôle est celui d'un éclaircir, et sa mission commence au moment où le nombre des blessés diminue et où la difficulté de leur recherche augmente. Cette mission, il la remplit en quêtant dans un



— 8 —

rayon variable autour de son conducteur, 100 à 200 mètres, et en aboyant tout en restant près du blessé qu'il a trouvé.

Cet aboiement est plutôt une plainte lugubre que les Allemands appellent : « *Todt erbellern* — Aboyer à la mort. » C'est ce que fait, sans dressage, le chien employé à la recherche du gros gibier blessé à l'affût et qui souvent est allé mourir à des distances considérables.

Ce chien opère parfois sur une piste vieille de dix à douze heures et fait presque infailliblement retrouver l'animal chassé.

Entre ces deux fonctions, il y a grande analogie, et l'homme qui emploie le chien sanitaire n'a en somme que copié la nature en utilisant un instinct dont il ne saurait être fait un emploi plus utile et plus généreux.

CHAPITRE II

Quels sont les moyens d'arriver à doter notre armée du précieux auxiliaire qu'est le chien sanitaire ?

Il est d'abord naturel de penser que c'est au service de santé que doit incomber ce soin : tout ce qui a trait aux malades et aux blessés lui appartient, lui seul a qualité pour organiser et mener à bien tout ce qui se rapporte à la recherche et au relèvement de ces derniers sur le champ de bataille.

Deux solutions paraissent être praticables :

A) **L'organisation directe dans les sections d'infirmiers.**

B) **L'organisation indirecte en faisant appel :**

- 1° AUX PARTICULIERS,
- 2° AUX SOCIÉTÉS CANINES,
- 3° AUX SOCIÉTÉS DE SECOURS AUX BLESSÉS.

A) **Organisation directe dans les sections d'infirmiers.**

Il faudrait, dès le temps de paix, doter les sections d'infirmiers d'un certain nombre de chiens, correspondant, par exemple, au nombre d'ambulances dont ces sections doivent assurer le service à la mobilisation, chiens qui seraient dressés à la recherche des blessés. Des sous-officiers, sous la surveillance des officiers des sections, donneraient d'abord au chien l'éducation théorique, si nous pouvons nous exprimer ainsi, puis, pendant les exercices de brancardiers en terrain varié,



on profiterait des sorties pour exercer les chiens à la recherche des blessés.

Les quelques notions de dressage que nous donnons à la fin de la brochure seraient suffisantes pour mener à bien cette éducation. Aux exercices spéciaux du service de santé qui ont lieu chaque année par deux ou trois corps d'armée, chacune des sections d'infirmiers amènerait ses animaux et il y aurait là une émulation susceptible de stimuler grandement les initiatives individuelles.

L'éducation d'un chien, sans être un jeu, est une occupation intéressante : il suffit d'y consacrer chaque jour quelques instants ; c'est plus une distraction qu'un travail véritable.

Loger un chien est aisé, le nourrir également ; il y a tant, dans les corps de troupes, de reliefs inutilisés !

Sans doute, une circulaire ministérielle interdit l'introduction des chiens dans les casernes. Ne pourrait-il pas y avoir une exception pour les chiens sanitaires ? Ceux-ci seraient vite populaires parmi les hommes ; l'écueil à éviter serait même qu'ils ne le fussent trop, et détournés par là de leur instruction particulière : le chien sanitaire devrait être respecté comme un animal spécialisé vers un but unique et précis.

Les chiens d'ailleurs, en général, aiment les soldats ; on peut le voir aux manœuvres, où toujours des volontaires s'adjoignent aux troupes en marche. Et dans celles-ci ce sont surtout les éclopés, les souffrants, qui ont la sympathie des chiens. En campagne, ce seraient les blessés. Aussi bien les peintres militaires ont reproduit cette donnée : le tableau de Charlet nous montre un blessé qui panse son pied fracassé, cependant que le chien du régiment vient lécher sa blessure. Martinet, dans son tableau qu'il intitula le *Pénible service*, ne nous peint-il pas un chien hurlant de désespoir auprès du malheureux officier blessé auquel un dragon tend, en se couvrant le visage, le pistolet qui mettra fin à son supplice ?

Le chien n'apporte-t-il pas le réconfort moral de sa présence à l'abandonné qui souffre ? Ne fera-t-il pas mieux s'il lui apporte en même temps la certitude que le secours est proche ?

B) L'organisation indirecte, sous la surveillance du service de santé de l'armée, pourrait faire appel :

1° A L'INITIATIVE INDIVIDUELLE. — Les amis des chiens sont nombreux en France, nombreux aussi sont ceux qui arrivent à leur faire subir un dressage souvent très compliqué. Il suffirait qu'ils sachent qu'ils peuvent faire une œuvre utile à la patrie en donnant à leurs animaux une éducation particulière pour que leurs efforts soient dirigés dans ce sens et qu'ils arrivent à des résultats satisfaisants.



— 10 —

Il suffirait que les propriétaires de chiens qui désireraient en faire des chiens sanitaires se fassent inscrire à la section d'infirmiers chargée de contrôler le dressage.

Une instruction spéciale leur serait délivrée et, au bout d'un laps de temps suffisant, l'éducateur viendrait faire contrôler les résultats obtenus et constater que son élève est digne d'être chien sanitaire. Divers moyens d'encouragement, tels que l'octroi de prix dans les concours annuels, au moment des exercices spéciaux du service de santé par exemple, des avantages tels que l'affectation garantie du propriétaire de chien sanitaire aux ambulances en cas de guerre, l'exemption de toute taxe sur son animal pourraient être consentis aux cynophiles patriotes qui assumeraient la tâche du dressage et de l'entretien du chien sanitaire.

2° AUX SOCIÉTÉS CANINES. — Les sociétés canines réunissent annuellement, à Paris et en province, des milliers d'amateurs exposants, et des visiteurs par centaines de mille; elles ont fait beaucoup pour donner en France, où l'on est encore en retard d'ailleurs, le goût du chien de race pure. Quoi de plus simple pour ces sociétés de s'intéresser au chien sanitaire, de créer des épreuves, d'accorder des récompenses? Le sympathique président de la *Société canine de l'Est* n'est-il pas le promoteur en France du chien de police, et le concours organisé à Nancy en 1906 ne marque-t-il pas le premier pas de l'adoption de l'idée qui a fait vite son chemin? Le concours de Vittel, organisé également par la *Société canine de l'Est*, qui aura lieu dans quelques jours, et où près de cinq mille francs de prix seront distribués, comporte une expérience pour chiens sanitaires.

Les sociétés y trouveront des recettes supplémentaires, car ces exhibitions plaisent en France, et elles auront fait œuvre utile. Les amateurs leur viendront, timides d'abord, puis nombreux; ce sera une émulation sûre qui conduira dans peu de temps le dressage à un degré de perfection qu'on ne peut obtenir que par des épreuves de ce genre.

3° AUX SOCIÉTÉS DE SECOURS AUX BLESSÉS. — C'est surtout en faisant appel aux membres des sociétés de secours aux blessés que l'on obtiendra des adhésions certaines au dressage de chiens sanitaires. Tous les membres de ces sociétés sont assez pénétrés de leur mission patriotique, sont assez prêts à répondre à tout ce que peut leur demander la patrie, pour que l'on soit sûr d'avance que tous ceux qui seraient en mesure de le faire soient disposés à assumer l'éducation spéciale des animaux qu'ils possèdent, ou qui leur seraient confiés. On peut dire que, sans qu'il soit besoin d'encouragements ou d'avantages particuliers, les sociétés de secours auraient à cœur d'entretenir un certain nombre de chiens sanitaires, de même qu'elles entretiennent



— 11 —

ment un matériel considérable et coûteux. Il suffirait de faire appel à leur bonne volonté, de leur montrer le but à atteindre et les moyens de le faire, pour qu'au jour de la mobilisation chaque comité de ces sociétés amenât avec lui un certain nombre d'animaux dressés.

Comme pour les particuliers, ces animaux pourraient être soumis à un contrôle, être présentés une ou plusieurs fois par an à la section d'infirmiers du corps d'armée pour que le dressage du chien fût vérifié ; ils pourraient, il va sans dire, participer aux concours dont nous avons parlé, obtenir des prix ; les sociétés de secours elles-mêmes pourraient organiser des exercices de chiens sanitaires et distribuer des récompenses à la fin de ces exercices.

En Allemagne, les diverses sociétés de secours aux blessés, qui ont rendu tant de services en 1870-1871 et qui sont si puissamment organisées, et par le nombre et par la qualité de leurs membres et par la richesse de leurs fonds spéciaux, sont entrées franchement dans la question du chien sanitaire, et ont obtenu des résultats satisfaisants.

Ces résultats, nous les obtiendrons avec les sociétés françaises, quand on leur demandera leur concours effectif.

A Bordeaux, dès que nous avons soumis au président du *Comité départemental de la Gironde de la Société de secours aux blessés (Croix-Rouge française)* et à son distingué secrétaire notre projet d'élever et de dresser un chien sanitaire, nous avons été tout de suite compris, approuvés, et les moyens d'arriver à nos fins nous ont été fournis sans compter. Un des sociétaires, possesseur d'une grande propriété, a pris chez lui une chienne jeune, s'est chargé de l'élever, de la nourrir et de l'amener, par l'éducation, à remplir le rôle de chien sanitaire auquel elle est destinée.

Ce concours large que nous a donné et nous donnera encore le Comité de la Gironde, nous sommes sûrs que tous les Comités le donneront dès le premier appel.

CHAPITRE III

Choix de la race.

Le chien sanitaire doit remplir certaines conditions indispensables dictées :

- 1° Par les exigences de la guerre ;
- 2° Par le travail difficile qu'on lui impose.



— 12 —

Les premières de ces conditions feront écarter les animaux de grande taille, coûteux à nourrir, encombrants, et choisir dans les races de taille moyenne celles qui seront les plus résistantes aux intempéries et aux privations de toute nature.

Les secondes devront faire éliminer les sujets qui n'auraient pas un odorat parfait et l'intelligence vive.

En résumé, le chien sanitaire sera une bête de choix, de taille moyenne, ayant grand nez et un tempérament vigoureux, appartenant à une race ne chassant pas et de préférence à une famille ayant déjà été dressée. Les bergers de Beauce, les bergers allemands à poil court et fourni, répondent comme endurance et finesse de nez aux conditions à rechercher chez le chien sanitaire.

Équipement du chien sanitaire.

Le chien sanitaire devra être muni d'un collier avec grelot de façon que, sous bois ou dans des endroits couverts, le maître sache toujours dans quelle direction se trouve l'élève. Le collier portera le nom du chien et son affectation. Un surfaix permettra de fixer un cordial et un paquet de pansement ainsi qu'une couverture en toile cirée doublée portant la croix de Genève et qui pourra être déroulée par les nuits froides et pluvieuses. Il semble que la lanterne employée en Allemagne et fixée sur le paquetage du chien pourrait être supprimée.

Mieux vaudrait confier une lanterne sourde à l'infirmier, qui n'en ferait usage qu'en cas de besoin en ouvrant un volet qui cacherait la lumière en temps ordinaire.

Généralités sur le dressage.

Tout chien, pour être agréable, doit avoir subi un dressage¹. La première qualité du chien sanitaire sera l'obéissance; il devra suivre en laisse et sans laisse au pied, se coucher au commandement. Ainsi, il ne sera jamais embarrassant.

La clef du dressage par lequel on l'amènera progressivement à son rôle de chercheur de blessés repose sur les leçons de l'apport et de la recherche d'un objet perdu; plus tard, l'objet perdu sera remplacé par l'homme simulant le blessé.

L'apport, sans être difficile à obtenir, nécessite, pour arriver à la perfection, de très longues séances de travail et d'emploi judicieux du collier de force; bien que cette leçon de l'apport ne soit, en résumé,

¹. Voir : *Chiens de défense et chiens de garde. — Races, éducation, dressage*, par P. Saint-Laurent, L. Mulo, éditeur, 12, rue Hautefeuille, Paris.



utile au chien sanitaire que pour lui donner le sentiment de la recherche de l'objet caché, elle doit être donnée longtemps et avec soin.

Dans la recherche, il faut obtenir le maximum de finesse en développant au dernier point l'esprit d'initiative et les facultés d'odorat que la bête possédera naturellement.

Avec de la patience et de l'esprit d'observation, on arrive à des résultats surprenants lorsque la bête est réellement douée. Le chien retrouve l'objet perdu ou caché à 700 ou 800 mètres, 1 kilomètre même.

Dans ce dressage préparatoire, le chien sera habitué à quêter devant son conducteur, à fouiller les bosquets, les fossés, les ravins, les endroits couverts, les haies, les récoltes sur pied.

Il devra travailler avec vent toujours debout, sa quête devra être restreinte : 100, 150 mètres à gauche et à droite du conducteur, sans toutefois le limiter trop.

Enfin, le chien ayant conscience de son rôle, le militaire simulant le blessé remplace l'objet caché, et l'animal se fera assez vite à ce travail nouveau ; il faudra lui faire comprendre alors que sa mission ne consiste pas seulement à retrouver l'homme, qui est toujours couché, mais qu'il doit encore appeler l'attention de son conducteur lorsqu'il a fait cette découverte, puisqu'il ne peut, comme dans le cas de l'objet caché, le rapporter à son maître.

Deux moyens sont à notre disposition : le chien aboiera pour prévenir son maître, ou reviendra vers lui en l'invitant à le suivre.

Le premier moyen, très employé, conduit à une leçon qui, avec certains animaux, est parfois longue et difficile : aboyer au commandement.

Si l'aboiement au commandement ne pouvait s'obtenir, le chien serait dressé à revenir vers son maître et à le conduire jusqu'au blessé qu'il vient de découvrir.

Peut-être même cette pratique serait-elle la seule bonne ; le retour vers le maître, en campagne, est préférable à l'aboiement qui s'entend de très loin, la nuit, et peut gêner les recherches, en donnant l'éveil à une grand'garde ou à des patrouilles ennemies.

En Afrique, par exemple, l'on entend de très loin, la nuit, les aboiements des chiens kabyles.

Bien que le retour vers le maître soit beaucoup plus long, pour signaler la présence d'un blessé, que l'aboiement, il semble que, sur le champ de bataille, le travail en silence soit préférable.

Dressage.

L'élève est vigoureux, il a cinq six mois et peut profiter des leçons : il va falloir commencer son éducation spéciale, car le chien sanitaire



est, il ne faut pas l'oublier, un spécialiste qui ne doit pas remplir de rôle autre que celui de la recherche des blessés.

Il est déjà préparé à l'obéissance, répond à l'appel, suit en laisse et sans laisse, fait terre et s'assied au commandement.

De l'apport. — Un chien rapporte au bout de huit jours et la plupart des dresseurs se contentent, à tort, de la manière dont il exécute cette leçon.

Un chien ne rapporte parfaitement qu'après soixante leçons de vingt minutes au moins et on ne saurait être trop difficile pour obtenir ce résultat.

En dressage, il faut de la routine, répéter sans cesse la leçon apprise. Commencer la leçon de l'apport en chambre ou dans un endroit clos, où rien ne vient distraire le chien.

Comme moyens, employer la douceur et le collier de force à coulisse; la douceur suffit souvent seule, mais le collier de force est indispensable néanmoins pour soutenir l'attention et rappeler à l'obéissance.

Manié par une main habile, il n'est pas, comme on le pense souvent, un instrument de torture.

L'objet à rapporter sera un petit bâton de bois tendre, ou mieux encore un tortillon de paille enveloppé de grosse toile.

Un objet dur donnerait une dent dure et pourrait, en blessant le chien, retarder les progrès.

Le chien, muni du collier à coulisse et d'une laisse de deux mètres, est assis entre les jambes du dresseur qui peut fixer ses yeux sur les siens. Le bâtonnet lui est alors présenté au commandement : « Prends. »

Dans la pratique, il faut desserrer les dents et introduire l'objet à apporter dans la gueule en le maintenant ainsi quelques secondes.

On arrive vite à un résultat, le chien prend bientôt correctement le bâtonnet et le conserve un instant.

Augmenter les exigences : le chien devra bientôt prendre l'objet qui lui est présenté et le conserver jusqu'au commandement : « Donne. » C'est là qu'intervient la récompense sous la forme très appréciée d'un petit morceau de viande, et cette récompense doit être glissée dans la bouche du chien de telle sorte que celui-ci puisse supposer qu'elle est la résultante du commandement « Donne »; et, en fait, elle ne doit être accordée que lorsque le chien aura vraiment donné l'objet et ne l'aura pas laissé tomber.

Si le chien ne conserve pas l'objet à apporter et s'oublie en le laissant tomber, une légère saccade du collier de force le rappelle au devoir. Le collier de force doit être préféré au pincement de l'oreille qui, mal mesuré, est très douloureux.

L'élève prend maintenant l'objet qui lui est présenté au commande-



— 15 —

ment, le conserve et ne le donne qu'au commandement : il faut alors le lui faire saisir à distance, puis à terre.

Pour arriver à ce résultat, le dresseur présente l'objet à quelques centimètres de la gueule, puis augmente les distances en baissant la main jusqu'à terre, enfin pose l'objet à terre.

Le chien prenant le bâtonnet à terre, le dresseur peut augmenter la durée pendant laquelle il tient cet objet dans la gueule puisqu'il a le moyen de le faire saisir au commandement « Prends » si le chien le lâche.

Chaque fois que les mâchoires se desserrent, le collier de force agit pour marquer la faute et l'objet est repris immédiatement.

Avec de la douceur, on arrive à faire tenir l'objet pendant cinq, dix minutes et plus, sans défaillance de la part du chien, qui peut suivre son maître ou rester assis.

Varié l'objet à rapporter en augmentant progressivement le poids, les dimensions.

Le chien saisissant l'objet à terre et le conservant pendant le temps voulu, on peut le lui envoyer chercher à distance.

Le meilleur moyen consiste à mettre le chien au « down »¹ (s'il y a été dressé) ou assis et de porter l'objet à quelques mètres. Marquer un temps d'arrêt, quinze à vingt secondes, avant le commandement : si le chien ne va pas chercher l'objet au commandement « Prends, apporte », le diriger vers celui-ci, le faire saisir. Au bout de quelques leçons, le chien va lui-même chercher l'objet lancé.

Lorsqu'il revient vers son maître, le faire asseoir et ne lui commander « Donne » qu'après quinze ou vingt secondes pour éviter que, dans sa précipitation, il ne laisse tomber l'objet.

Augmenter les distances de façon que l'objet lancé soit en dehors de la vue : ce sera une préparation vers la leçon de la recherche de l'objet caché.

Rechercher l'objet caché.

Le chien rapportant parfaitement l'objet qui lui est lancé, on arrivera vite à lui faire chercher le même objet caché ou perdu.

Cette leçon va développer le sens de l'odorat, car maintenant la vue n'aura plus d'action et c'est avec son nez seul que le chien devra travailler.

Faire sentir au chien l'objet à rapporter et marcher de sorte qu'en faisant demi-tour le chien cherche avec bon vent.

Quand le chien est distrait, laisser tomber l'objet et continuer la promenade pendant 50 à 60 mètres, s'arrêter, montrer au chien les mains

¹. Dans le « down », le chien prend la position couchée, la tête allongée entre les pattes antérieures, et reste immobile.



— 16 —

vides et lui dire « Cherche-Apporte » en faisant demi-tour et en le guidant, au début, en cherchant soi-même.

Si le chien a du nez, — et il ne saurait être question que de celui-là comme chien sanitaire, — il aura vite trouvé.

Augmenter les distances, varier le terrain, changer l'objet, prendre un gant, un mouchoir, des clefs, etc. Se montrer difficile : le chien fera chaque jour des progrès qui étonneront souvent son dresseur : c'est que le sens de l'odorat, comme tous les autres sens, est perfectible. Quand notre chien trouvera facilement l'objet perdu à de grandes distances, 4 à 500 mètres, et le rapportera joyeusement, il aura bientôt droit au titre de chien sanitaire, car *son éducation* sera bien avancée.

Recherche d'un militaire simulant le blessé.

Il reste à associer dans l'idée du chien que la recherche d'un objet caché et celle de l'homme sont deux choses semblables et qu'en retrouvant l'homme il trouvera en même temps l'objet, puis, l'objet disparaissant, sa pensée unique sera dirigée vers la recherche du simili-blessé.

Contrairement à ce qui se passe pour le chien de police, le chien sanitaire, en trouvant l'homme caché, ne manifeste aucun sentiment agressif, et c'est ce qui explique que le pistage du malfaiteur, dans lequel on se sert de la haine du chien, soit une leçon facile à côté de la recherche du blessé.

Dans la pratique, on pourra donc envoyer le militaire se coucher sur l'objet à rapporter qui aura été caché à une distance variant au début de 50 à 60 mètres et qu'on augmente progressivement.

Le conducteur suit le chien en commandant : « Cherche-perdu ! ».

La difficulté ne sera pas de faire retrouver l'homme, mais elle commencera lorsqu'il faudra faire comprendre au chien que la présence de cet homme doit être signalée par un aboiement et que cet homme est un ami auquel on apporte de l'aide.

Et là encore se présente cette différence entre le simili-malfaiteur et le simili-blessé.

Le premier ne doit pas être connu du chien, quand, au contraire, il est préférable que le second soit un familier. Ceci s'entend de la période de dressage.

Le chien arrivera assez vite à retrouver le blessé caché si l'on suit une sage progression : on pourra plus tard augmenter les difficultés en tenant compte que le nez du chien ne se développe guère qu'à huit mois et qu'il n'atteint son maximum de finesse qu'après un an et même plus.



Faire aboyer le chien au commandement.

Ce résultat ne s'obtient pas chez tous les chiens avec la même facilité, mais, à notre avis, la difficulté de cette leçon sera réduite au maximum en l'enseignant en même temps que la précédente. On gagnera beaucoup de temps avec un chien déjà dressé à aboyer.

Dans la pratique, il faudrait, au début de la recherche, accompagner le chien tout en restant à une certaine distance du militaire, qui, de préférence, restera étendu sans mouvement comme le serait un cadavre.

L'impression du chien arrivant près de cet homme étendu sera faite de curiosité et d'étonnement; ce sera pour lui chose anormale et il se produit ceci en général : le chien revient vers son maître resté à 10 mètres en continuant de dire : « Cherche-perdu! » et par son attitude semble lui faire partager son étonnement : il ira du blessé à son conducteur et il est bien rare qu'au bout de quelques instants il ne donne pas un peu de voix. Il faudra saisir cette occasion pour l'appuyer en commandant « Aboye ».

Si le chien reste muet et s'agite sans donner de la voix, on peut se servir d'une trompette dont on tire des notes aiguës en présence de l'homme couché : avec certains chiens, immédiatement, on arrive à leur arracher un cri plaintif.

Répéter cette leçon souvent en présence d'autres blessés.

Dans la recherche de l'homme, mieux vaut ne pas abuser du chien professeur, car le jeune élève travaillerait avec la vue sans se servir de son nez et c'est seulement avec son nez que la recherche doit être faite.

Avec un chien qui ne voudrait pas aboyer, on fait rapporter le képi du blessé et bientôt l'animal ne trouvant rien de facile à saisir revient vers son conducteur avec un air inquiet indiquant qu'il a trouvé l'homme qu'il cherchait.

Tous ces exercices seront faits le jour et ne seront exécutés la nuit que lorsque l'animal sera bien confirmé dans les leçons qui lui auront été enseignées en commençant d'abord à la chute du jour, puis par une nuit claire et enfin dans les ténèbres.

Quête.

Pour apprendre au chien à battre le terrain à gauche et à droite de son conducteur, on se servira des procédés employés pour le dressage du chien d'arrêt. Il ne doit pas y avoir de méthode qui soit supérieure à celle décrite dans le « dressage de Fram »¹.

1. *Le dressage de Fram*, par R. Dommanget. Imprimerie Peltier, Reims.



— 18 —

Sans doute, il ne sera pas utile de rechercher cette quête méthodique impeccable que l'auteur y décrit, mais il y aura avantage cependant à pouvoir diriger son chien de façon à le faire quêter au geste.

On y arrive en mettant le chien au down et en l'envoyant au geste chercher un morceau de viande, à droite d'abord, puis à gauche; le chien est toujours mis au down avant chaque geste. Il arrive ainsi à faire des lacets devant son maître, qui l'a bien dans la main, et le terrain est battu sans fatigue pour l'homme.

En résumé, le dressage spécial du chien sanitaire repose surtout sur deux leçons : le rapport et la recherche de l'objet caché ou perdu; mais ces deux leçons doivent être données avec soin et présentent des difficultés qu'on ne saurait surmonter qu'avec de l'esprit d'observation et une grande patience.

Ce dressage délicat ne devra être entrepris qu'avec des chiens supérieurement doués comme intelligence et comme odorat; il donnera les plus grandes satisfactions et bien souvent des résultats qui surprendront l'éducateur lui-même.



CONCLUSIONS

L'Allemagne, la Suède possèdent des chiens sanitaires; l'Italie en éduque, d'autres nations étudient la question. La France est en retard sur ses voisines.

La guerre russo-japonaise a démontré que, dans les grandes batailles modernes qui durent plusieurs jours, le travail du brancardier se fera surtout la nuit et qu'on ne peut plus compter sur les moyens d'éclairage : la lumière attire le canon.

Il faudra travailler dans l'obscurité. Le chien, avec son flair et son instinct, paraît être le facteur le plus efficace pour compléter l'homme auquel les ténèbres enlèvent presque tous ses moyens de recherches.

Les races de chiens sont nombreuses en France. Nombreux y sont aussi les cœurs généreux et patriotes qui élèveront et dresseront des chiens sanitaires quand ils sauront les services que peuvent rendre ceux-ci.

C'est une œuvre hautement humanitaire à créer : la vie humaine est précieuse. Il faut, si nous revoyons la guerre, que le soldat qui tombe pour la patrie sache que tout est prévu pour le secourir promptement : l'espoir le soutiendra dans sa lutte solitaire contre la souffrance, contre la mort.